

quer. Nous répétons que notre observation actuelle doit être entendue une fois pour toutes.

FRAGMENS DU CHAPITRE III.

I. *Raisons pour rester sur la ligne du Tésin.* — L'armistice conclu, et les places de Coni, Tortone et Ceva en notre pouvoir, on se demanda s'il était convenable de passer le Tésin. On concevait que l'armistice, qui avait mis des places fortes en notre pouvoir, et séparé l'armée piémontaise de l'armée autrichienne, était utile; mais on se demandait s'il ne serait pas désormais plus avantageux de profiter des moyens acquis, pour révolutionner entièrement le Piémont et Gênes, avant d'aller plus loin. Le Directoire avait le droit de refuser les négociations proposées, et de déclarer sa volonté par un ultimatum. Ne serait-il pas impolitique, disait-on, de s'éloigner de France, de passer le Tésin sans être certain de ses derrières? Les rois de Sardaigne, qui nous ont été si utiles tant qu'ils ont combattu pour nous, ont le plus contribué à nos revers

dès qu'ils ont changé de politique. Aujourd'hui la disposition des esprits ne saurait nous permettre la moindre illusion : les nobles et les prêtres dominent cette Cour, et se trouvent les ennemis irréconciliables de la République. Si l'on éprouvait une défaite en avançant, que n'aurait-on pas à redouter de leur haine et de leur vengeance! Gênes même nous doit donner de grandes inquiétudes. Le système de l'oligarchie y domine toujours, et quelque nombreux que puissent s'y trouver nos partisans, ils demeurent sans influence dans les décisions politiques. Les bourgeois de Gênes peuvent bien déclamer; mais là se borne tout leur pouvoir. Les oligarques gouvernent, ils commandent aux troupes, et disposent de huit à dix mille paysans des vallées de Fontana-Bona et autres, qu'ils appellent à leur défense dans les momens de crise. Enfin, demandait-on, où doit-on s'arrêter? Doit-on passer le Tésin, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, l'Adige, la Brenta, la Piave, le Tagliamento, pour se porter sur le Lisonzo? Est-il sage de laisser derrière soi de si nombreuses populations si mal disposées? Le moyen

d'aller vite n'est-il pas d'aller sagement ; de se faire des appuis de tous les pays où l'on passe, en changeant le gouvernement, et confiant l'administration à des personnes de mêmes principes et de mêmes intérêts que nous ? Si l'on se porte dans le pays de Venise, n'obligera-t-on pas cette république, qui peut disposer de cinquante mille hommes, à prendre parti pour nos ennemis ?

II. *Raisons pour prendre la ligne de l'Adige.*—On répondait à cela : L'armée française doit profiter de sa victoire. Nous ne devons nous arrêter qu'à la meilleure ligne de défense contre les armées qui ne tarderont pas à marcher contre nous : cette ligne, c'est l'Adige. Elle couvre toutes les vallées du Pô ; elle intercepte la moyenne et la basse Italie ; elle couvre le blocus et le siège de Mantoue, et probablement cette place sera prise avant que la lutte puisse recommencer. En se portant sur l'Adige, on a le moyen de pourvoir à toutes les dépenses de l'armée, parce qu'on en fait partager le poids à une plus grande population ; à celle du Piémont, de la Lombardie et des Légations. On craint de voir Venise se déclarer contre nous ?

Le meilleur moyen d'y remédier, c'est de porter, en peu de jours, la guerre au milieu de ses Etats : elle n'est point préparée à un pareil événement ; elle n'a point eu le temps de faire des levées et de prendre des résolutions ; il faut empêcher le Sénat de délibérer. Au lieu que si nous restons sur le Tésin, les Autrichiens peuvent les forcer de faire cause commune avec eux, ou eux-mêmes y être portés par un esprit de parti. Le Roi de Sardaigne n'est plus à craindre, ses milices sont congédiées, les Anglais vont cesser leurs subsides ; les affaires intérieures y sont dans le plus mauvais état. Quelque parti que prenne la Cour, les mécontents s'accroîtront : après la fièvre vient la faiblesse. Douze à quinze mille hommes sont toutes les forces qui restent à cette puissance, disséminés dans un grand nombre de villes : ils suffiront à peine à maintenir la tranquillité intérieure. D'un autre côté, la haine de l'Autriche contre le roi de Sardaigne ira toujours croissant ; elle se plaindra qu'à la première bataille perdue, elle a été abandonnée. Elle lui alléguera l'exemple de ses ancêtres, qui demeurèrent des alliés fidèles lors même

que la France était maîtresse de Turin ; tandis qu'ici, on a déserté la cause commune sans la perte même d'une forteresse. La Cour de Sardaigne a donc désormais beaucoup à redouter des Autrichiens. Les oligarques de Gênes ne sont pas à craindre : notre meilleure garantie contre eux, ce sont les profits immenses qu'ils recueillent de leur neutralité. En propageant les principes de la liberté en Piémont et à Gênes, en y allumant la guerre civile, c'est le peuple qu'on soulève contre les nobles et les prêtres ; on devient responsable des excès qui accompagnent toujours une pareille lutte. Arrivés au contraire sur l'Adige, nous serons maîtres de tous les Etats de la maison d'Autriche en Italie, et de ceux du Pape en-deça de l'Apennin ; en position de proclamer les principes de la liberté et d'exciter le patriotisme italien contre la domination étrangère ; l'irritation du peuple de Bologne et de Ferrare contre le gouvernement du Pape. On n'aura pas besoin d'exciter la division des diverses classes de citoyens : nobles, bourgeois, paysans, tout sera appelé pour marcher d'accord pour le rétablissement

de la patrie Italienne. Le mot *Italiam!* *Italiam!* proclamé de Milan à Bologne, produira un effet magique ; proclamé sur le Tésin, les Italiens diraient : pourquoi n'avancez-vous pas.

III. *Topographie de l'Italie.* — Les grandes plaines de l'Italie septentrionale, comprises entre les Alpes qui les séparent de la France, de la Suisse et de l'Allemagne, entre les Apennins qui les séparent de Gênes et de la Toscane, et entre l'Adriatique, composent : la vallée du Pô, les vallées qui se jettent dans l'Adriatique au nord du Pô, et les vallées qui se jettent dans l'Adriatique au midi du Pô. Toutes ces vallées ne sont séparées par aucune colline ; de sorte que toutes les eaux pourraient se communiquer facilement si c'était nécessaire. Elles forment une des plaines les plus fertiles, les plus grandes, les plus riches du monde, couverte de villes opulentes et d'une population de huit à dix millions d'individus. Cette immense plaine comprend le Piémont, la Lombardie, Parme, Plaisance, Modène, Bologne, Ferrare, la Romagne et les pays vénitiens.

IV. *Vallée du Pô.* Le Pô prend sa source au mont Viso, et reçoit successi-

vement sur sa gauche à Turin, la Doire, qui descend du mont Genève; un peu au-dessous à Chivasso, la Doréa-Baltéa qui vient du grand Saint-Bernard; entre Casal et Valence, la Sésia; à Pavie, le Tésin qui descend du lac Majeur et des hauteurs du Simplon; entre Plaisance et Crémone, l'Adda venu du Brenner; près de Borgo-Forte, l'Oglio sorti du lac d'Iséro; près de Governolo, le Mincio venu du lac de Garda. Le Pô reçoit à sa rive droite tous les affluens des Apennins; le Tanaro, au-dessous de Valence et d'Alexandrie; la Scrivia, au-dessous de Tortone et de Castelnovo; la Trébia, au-dessus de Plaisance; le Taro, au-dessus de Casal-Majore; le Crostollo, près de Guastalla; la Secchia, près de Saint-Bénédetto; le Panaro et le Réno, dans les environs de Ferrare; enfin il se jette dans l'Adriatique à trente milles au-delà de Ferrare, par plusieurs bouches. Ce fleuve est une espèce de mer par la grande quantité de rivières qu'il reçoit dans toutes les directions. Il est élevé au-dessus du sol, et se trouve encaissé par des digues, de sorte que les plus belles contrées de l'Italie, comme la Hollande, se trouve dérobées par arti-

fice à l'invasion des eaux. Il y a peu ou point de sollicitude à prendre sur le cours des affluens de la rive gauche, la nature s'y exerce sans inconvéniens: ainsi la Doréa-Baltéa, le Tésin, l'Adda entre dans le Pô sans causer d'embaras. Il n'en est pas ainsi des affluens de la rive droite: depuis le Tanaro, toutes les rivières sont sujettes à de grands désordres, et donnent lieu à de grandes questions hydrauliques. Il faut chaque année hausser les digues, parce que les pays limitrophes, surtout Parme, Modène, Bologne, Ferrare éprouvent de fortes inondations. Ce sont ces perpétuelles difficultés de la nature qui ont rendu les Italiens si habiles dans la science hydraulique. Les ingénieurs de ce pays ont poussé plus loin que partout ailleurs cette branche importante de nos connaissances.

Les affluens des deux rives du Pô différent encore, en ce que tous ceux de la rive gauche sont presque toujours navigables, et presque jamais guéables; tandis que ceux de la rive droite ne sont jamais navigables, et se trouvent presque toujours guéables. Les uns sont des rivières, les autres ne sont que des torrens.

N. B. Ici finit la partie de ce chapitre. Je regrette d'autant plus de ne l'avoir pas dans son entier, qu'il s'y trouve l'énumération méthodique de tous les moyens de défense de l'Italie contre l'Autriche, morceau que l'Empereur lui-même n'hésitait pas à dire être très-beau et devoir demeurer classique pour le métier, tant que la forme et les détails physiques de la Péninsule, disait-il, ne seront point bouleversés. Du reste on le trouvera infailliblement dans l'ouvrage complet des campagnes d'Italie.

Jeudi 1^{er} Février.

Éloge de Sainte-Hélène par l'Empereur. —
Petites ressources de l'île.

La philosophie la plus heureuse et la plus sage, est celle qui nous fait voir parfois le côté le moins défavorable des circonstances les plus fâcheuses : l'Empereur, dans ce sentiment sans doute, nous disait aujourd'hui, en se promenant au fond du jardin, qu'après tout, exil pour exil, Sainte-Hélène était peut-être encore la meilleure place. Dans les latitudes élevées, nous aurions eu beaucoup à souffrir des rigueurs du

froid; et nous aurions expiré misérablement sous l'ardeur brûlante de toute autre île du tropique. « Le rocher de Sainte-Hélène, continuait-il, était stérile, sauvage sans doute, le climat y était monotone, insalubre; mais la température, il fallait en convenir, était douce. »

La conversation l'a mené à me demander ce qui eût été préférable, de l'Amérique ou de l'Angleterre, dans le cas où nous eussions été libres de nos mouvemens. Je répondais que, si l'Empereur avait voulu vivre en philosophe, en sage, dans le repos et loin désormais de l'agitation du monde, il aurait fallu choisir l'Amérique; mais pour peu qu'il eût conservé le sentiment ou l'arrière-pensée des affaires, il eût fallu préférer l'Angleterre. Et ne voulant pas rester en arrière sur la peinture flatteuse que l'Empereur venait de tracer de notre misérable rocher, j'osai même dire qu'il pourrait être telles chances qui fissent que Sainte-Hélène ne se serait pas trouvée le pire des asiles : nous y demeurions à l'écart, quand la tempête rugissait pour les autres; nous nous y trouvions hors de l'atmosphère des pas-

sions, circonstance favorable aux chances possibles d'un meilleur avenir : c'était assurément un grand désir de voir en beau ; je reculais l'horizon de toute l'étendue de l'imagination.

En attendant, pour se faire une juste idée de l'état de notre exil et de ses ressources, il nous a été dit, dans la journée, que nous devions mettre de l'économie dans plusieurs de nos consommations, peut-être même nous attendre à en faire le sacrifice momentané : on nous a dit que le café devenait extrêmement rare et qu'il pourrait manquer bientôt ; depuis long-temps nous n'avons plus de sucre blanc ; il n'en reste plus aujourd'hui que fort peu et très-mauvais, réservé exclusivement pour l'Empereur, et nous sommes menacés de le voir bientôt finir ; il en est de même de plusieurs autres productions essentielles. Notre île est un vaisseau qui tient la mer ; il manque bientôt si la traversée se prolonge ou si on le surcharge de bouches outre mesure. Nous avons suffi pour affamer Sainte-Hélène, d'autant plus que les bâtimens de commerce ne peuvent désormais en approcher : on dirait que ce lieu est devenu pour eux un

écueil maudit et redouté, si l'on ne savait que la croisière anglaise donne ses soins à les tenir éloignés. Mais ce qui, dans les privations dont nous sommes menacés, nous a surpris davantage et nous affecterait le plus, c'est le manque de papier à écrire. On nous a dit que depuis trois mois que nous étions ici, nous avons épuisé les magasins de la colonie ; ce qui prouverait qu'ils sont d'ordinaire légèrement fournis, ou bien que nous en faisons une furieuse consommation : notre seule réunion à Longwood, en emploierait donc, à elle seule, six ou huit fois plus que tout le reste de la colonie ensemble. Qu'on joigne à ces détails matériels, nos privations physiques et morales ; qu'on se dise que nous ne jouissons pas même des ressources de l'île, dont l'arbitraire et le caprice nous privent en partie : on nous y refuse l'herbe et le feuillage, qui se trouvent dans d'autres sites de l'île. L'amiral avait promis à l'Empereur qu'il pourrait circuler par toute l'île, parce qu'il pourrait à une surveillance que le captif soupçonnerait à peine ; on a vu qu'à la seconde épreuve l'amiral avait rompu cette espèce d'engagement ; un officier,

par ses ordres, a prétendu se mêler avec nous; l'Empereur a renoncé dès-lors à toute excursion, et nous demeurons séquestrés réellement du commerce des hommes.

Notre vie animale est des plus misérables : soit impossibilité d'être mieux, soit mauvaise administration à cet égard, toutefois est-il certain qu'à peine est-il rien de mangeable : le vin est des plus mauvais; on ne saurait employer l'huile; je viens de dire que le café, le sucre manquent, et que nous affamons l'île. On sait bien qu'on peut se passer de tout, qu'on pourrait ne pas mourir à beaucoup moins; mais quand on prétend nous traiter avec magnificence, et nous persuader que nous sommes très-bien, on nous amène à nous récrier sur ce que nous sommes très-mal, et que nous manquons de tout. Si l'on s'avisait de supposer, sur notre silence, que nous sommes heureux, qu'on apprenne du moins que la seule force de notre moral peut nous faire résister à des maux que les expressions ne sauraient rendre,

Vendredi 2.

Première saignée de mon fils. — L'Empereur me donne un cheval.

Mon fils depuis long-temps souffrait de la poitrine, il avait de fortes palpitations; j'ai réuni trois chirurgiens, ils l'ont condamné à la saignée. C'est du reste en ce moment, chez les Anglais, le remède en faveur, la panacée universelle; ils l'emploient pour tout et pour rien. Ils rient de notre étonnement, nous pour qui ce système est nouveau.

Vers le milieu du jour nous avons fait un tour en calèche. Au retour de la promenade, l'Empereur s'est fait amener un cheval qu'on venait d'acheter; il était fort beau et d'une jolie tournure; il l'a fait essayer, l'a trouvé fort bien, et me l'a donné à l'instant même, avec une bonté toute particulière. Je n'ai pu en faire usage, il s'est trouvé vicieux, et a passé alors au général Gourgaud, meilleur écuyer que moi.

Samedi 3 au Mardi 6.

Progrès de l'Empereur dans l'anglais.

Le trois a été affreux, la pluie a été constante; impossible de sortir, Le mau-

vais temps a duré plusieurs jours de la sorte ; jamais je n'aurais soupçonné que nous pussions être aussi long-temps sans la possibilité de nous hasarder dehors.

L'humidité nous enveloppait de toutes parts , la pluie gagnait au travers de notre toiture. Nos heures intérieures se ressentent de ce mauvais temps du dehors : j'en étais triste apparemment :

« Qu'avez-vous, me disait l'Empereur » un de ces matins ; depuis quelques jours » vous changez, serait-ce le moral ? vous » feriez-vous des *Dragons* à la manière » de M^{me} de Sévigné ? — Je répondais : » Sire, c'est le physique, l'état de mes » yeux m'attriste à la mort ; car, le moral, je sais le tenir en bride ; au besoin » j'aurais le bridon, et Votre Majesté m'a » donné des éperons qui seraient une » dernière et victorieuse ressource. »

Cependant l'Empereur travaillait trois, quatre, jusqu'à cinq heures de temps à l'anglais ; les progrès devenaient réellement très-grands, il en était parfois frappé lui-même, et s'en réjouissait en enfant. Il disait un de ses jours à table, et il répète souvent, qu'il me doit cette conquête, et qu'elle est bien grande. Je n'y aurai pourtant eu d'autre mérite

que celui que j'ai employé pour les autres travaux de l'Empereur, d'avoir osé en donner l'idée, d'y être revenu sans cesse ; et, une fois entamée, d'avoir mis dans la partie de l'exécution qui dépendait de moi, une promptitude et une régularité journalière qui faisaient tout son encouragement. S'il arrivait qu'on ne fût pas prêt quand il nous demandait, s'il fallait renvoyer au lendemain, le dégoût le saisissait aussitôt, et le travail en demeurait là, jusqu'à ce que quelque chose vint le remonter. « J'ai besoin » d'être poussé, me disait-il confidenciellement dans une de ces interruptions passagères, le plaisir d'avancer » peut seul me soutenir ; car, mon cher, » nous pouvons en convenir entre nous, » rien de tout ceci n'est amusant, il n'y » a pas le mot pour rire dans toute notre » existence. »

Avant dîner, l'Empereur faisait toujours plusieurs parties d'échec. — A nos après-dînées nous reprîmes le reversi, qui avait été long-temps abandonné. Comme on ne se payait pas jadis très-régulièrement, on convint désormais d'en faire une masse commune ; on discuta sur sa destination future, l'Empe-

reur demanda les avis; quelqu'un proposa de l'employer à délivrer la plus jolie esclave de l'île: cette opinion enleva tous les suffrages, l'on se mit au jeu avec ardeur, et la première soirée produisit deux napoléons et demi.

Mercredi 7. — Jeudi 8.

L'Empereur apprend la mort de Murat.

La frégate la Thébaine est arrivée du Cap, et nous a apporté quelques journaux; je les traduisais à l'Empereur en nous promenant dans le jardin. Un de ces papiers renfermait une grande catastrophe; je lus que Murat ayant débarqué avec quelques hommes en Calabre, y avait été saisi et fusillé. A ces paroles inattendues, l'Empereur me saisissant le bras, s'est écrié: « Les Calabrois ont été plus humains, plus généreux que ceux qui m'ont envoyé ici. » Ce fut tout. Après quelques momens de silence, comme il ne disait plus rien, je continuai.

Murat, sans vrai jugement, sans vues solides, sans caractère proportionné à ces circonstances, venait de périr dans une tentative évidemment désespérée. Il n'est pas impossible que le retour de l'Empereur de l'île d'Elbe ne lui eût

tourné la tête, et qu'il n'espérât peut-être en renouveler le prodige pour son propre compte. Ainsi périt si misérablement celui qui avait été une des causes si actives de nos malheurs! En 1814, son courage, son audace, pouvaient nous tirer de l'abîme; sa trahison nous y précipita; il neutralisa le Vice-Roi sur le Pô; il l'y combattit, lorsque, réunis ensemble, ils eussent pu forcer les gorges du Tyrol, descendre en Allemagne et venir sur Bâle et les rives du Rhin, détruire, saisir les derrières des alliés et leur couper toute retraite de France.

L'Empereur, à l'île d'Elbe, dédaigna toute communication avec le Roi de Naples; mais, partant pour la France, il lui écrivit qu'allant reprendre possession de son trône, il se plaisait à lui déclarer qu'il n'était plus de *passé entre eux*; qu'il lui pardonnait sa conduite dernière, lui rendait sa bienveillance, lui envoyait quelqu'un pour lui signer la garantie de ses États, et lui recommandait, sur toute chose, de se maintenir en bonne intelligence avec les Autrichiens, et de se contenter de les contenir, dans le cas où ils voudraient marcher sur la France. Murat, en ce

moment, tout au sentiment de sa première jeunesse, ne voulut ni garantie ni signature : la parole de l'Empereur, son amitié, lui suffisaient, s'écria-t-il ; il prouverait qu'il avait été plus malheureux que coupable. Son dévouement, son ardeur, allaient, disait-il, lui obtenir l'oubli du passé.

« Mais il était dans la destinée de Murat, disait l'Empereur, de nous faire du mal. Il nous avait perdus en nous abandonnant, et il nous perdit en prenant trop chaudement notre parti : il ne garda plus aucune mesure ; il attaquait lui-même les Autrichiens sans plan raisonnable, sans moyens suffisans, et il succomba sans coup férir. »

Les Autrichiens délivrés de cet obstacle, s'en servirent comme de raison ou de prétexte pour en augurer des vues ambitieuses dans Napoléon reparaissant sur la scène. C'est ce qu'ils lui objectèrent constamment toutes les fois qu'il leur protesta de sa modération.

L'Empereur, avant la circonstance malheureuse des hostilités de Murat, avait déjà noué quelques négociations avec l'Autriche. D'autres Etats inférieurs, que je crois inutile de nommer, lui

avaient fait dire qu'il pouvait compter sur leur neutralité. Nul doute que la chute du Roi de Naples n'ait donné aussitôt une autre tournure aux affaires.

On a essayé de faire passer Napoléon pour un homme terrible, implacable ; le vrai c'est qu'il était étranger à toute vengeance, et ne savait pas conserver de rancune, quelque mal qu'on lui eût fait. Son courroux, d'ordinaire, s'exhalait par des sorties violentes, et c'était là tout. Ceux qui le connaissaient le savaient bien. Murat l'avait outrageusement trahi ; on vient de lire qu'il l'avait perdu deux fois, et cependant c'est à Toulon que Murat accourt chercher un asile. « Je l'eusse amené à Waterloo, nous disait Napoléon ; mais l'armée française était tellement patriotique, si morale, qu'il est douteux qu'elle eût voulu supporter le dégoût et l'horreur qu'avait inspirés celui qu'elle disait avoir trahi, perdu la France. Je ne me crus pas assez puissant pour l'y maintenir, et pourtant il nous eût valu peut-être la victoire ; car que nous fallait-il dans certains momens de la journée ? enfoncer trois ou quatre carrés anglais ; or Murat était admirable pour une telle

» besogne; il était précisément l'homme
 » de la chose; jamais à la tête d'une ca-
 » valerie on ne vit quelqu'un de plus dé-
 » terminé, de plus brave, d'aussi brillant.

» Quant au parallèle des circonstances
 » de Napoléon et de Murat, celui de
 » leur débarquement respectif en France,
 » et sur le territoire de Naples, il n'en
 » saurait exister aucun, disait l'Empe-
 » reur: Murat n'avait d'autre bon argu-
 » ment dans sa cause que le succès, et
 » il était purement chimérique au mo-
 » ment où et de la manière dont il l'a
 » entrepris. J'étais l'élu d'un peuple,
 » j'étais le légitime dans leurs doctrines
 » nouvelles; mais Murat n'était point
 » Napolitain; les Napolitains n'avaient
 » jamais élu Murat; était-il à croire qu'il
 » pût exciter parmi eux un bien vif in-
 » térêt; aussi sa proclamation est-elle
 » tout-à-fait fausse et vide de choses.
 » Ferdinand de Naples devait et pouvait
 » ne le présenter que comme un fauteur
 » d'insurrection; c'est ce qu'il a fait, et
 » l'a traité en conséquence.»

» Quelle différence avec moi, conti-
 » nuait Napoléon! Avant mon arrivée,
 » toute la France était déjà pleine d'un
 » même sentiment. Je débarque, et ma

» proclamation n'est pleine que de ce
 » même sentiment: chacun y lit ce qu'il
 » a dans le cœur. La France était mé-
 » contente, j'étais sa ressource; les maux
 » et le remède furent aussitôt en harmo-
 » nie: voilà toute la clef de ce mouve-
 » ment électrique, sans exemple dans
 » l'histoire. Il prit sa source uniquement
 » dans la nature des choses; il n'y eut
 » point de conspiration, et l'élan fut
 » général; pas une parole ne fut portée,
 » et tout le monde s'entendit. Les popu-
 » lations entières se précipitaient sur le
 » passage du libérateur. Le premier ba-
 » taillon que j'enlevai de ma personne,
 » me valut aussitôt la totalité de l'armée.
 » Je me trouvai porté jusqu'à Paris; le
 » gouvernement existant, tous ses agens
 » disparurent sans efforts, comme les
 » nuages se dissipent à la vue du soleil.
 » et encore eussé-je succombé, termi-
 » nait l'Empereur, encore fussé-je tombé
 » dans les mains de mes ennemis; je
 » n'étais pas purement un chef d'insur-
 » rection; j'étais un souverain reconnu
 » de toute l'Europe; j'avais mon titre,
 » ma bannière, mes troupes; je venais
 » faire la guerre à mon ennemi.»

Vendredi 9.

Porlier, Ferdinand. — Tableaux de l'Atlas.

Dans des gazettes que je traduisais à l'Empereur, j'ai trouvé l'histoire de Porlier : c'était un des chefs les plus remarquables des fameuses Guerillas. Il venait d'essayer d'en appeler à la nation contre la tyrannie de Ferdinand; mais il avait échoué, avait été pris et pendu.

L'Empereur a dit : « Je ne suis pas
 » du tout surpris de cette tentative en
 » Espagne; à mon retour de l'île d'Elbe,
 » ceux des Espagnols qui s'étaient mon-
 » trés les plus acharnés contre mon inva-
 » sion, qui avait acquis le plus de renom-
 » mée dans la résistance, s'adressèrent
 » immédiatement à moi : ils m'avaient
 » combattu, disaient-ils, comme leur
 » tyran; ils venaient m'implorer comme
 » un libérateur. Ils ne me demandaient
 » qu'une légère somme, disaient-ils,
 » pour s'affranchir eux-mêmes, et pro-
 » duire dans la péninsule une révolution
 » semblable à la mienne. Si j'eusse vaincu
 » à Waterloo, j'allais les secourir. Cette
 » circonstance m'explique la tentative
 » d'aujourd'hui. Nul doute qu'elle ne se
 » renouvelle encore. Ferdinand, dans

» sa fureur, a beau vouloir serrer avec
 » rage son sceptre; un de ces beaux
 » matins il lui glissera de la main comme
 » une anguille. »

Les gazettes finies, l'Empereur, dans son oisiveté, feuilletait mon Atlas; j'ai eu la grande satisfaction de le voir enfin s'arrêter sur les tableaux généalogiques; ce que je désirais depuis bien longtemps, car il les passait toujours. J'ai analysé devant lui, sur le tableau de l'Angleterre, la fameuse guerre de la rose rouge et de la rose blanche, intelligible pour le grand nombre des lecteurs sans le secours de pareils tableaux. Il a été frappé de leur utilité, et s'est mis alors à en parcourir un grand nombre d'autres; il observait, à celui de Russie, qu'il serait bien difficile, sans un tel secours, de suivre l'ordre irrégulier de succession des derniers souverains; et il a été fort surpris, à celui de France, de la démonstration singulière, qu'en dépit de sept ou huit applications de la loi salique, Louis XVI eut encore régné comme si cette loi salique n'eût point existé.

L'Empereur s'arrêtait beaucoup sur l'encadrement rigoureux et complet de